

Le point de vue d'André Cognard

L'aïkido est-il un moyen efficace de prévention de la violence ?

Cette question contient le présupposé essentiel que l'aïkido est bien un art martial dont l'objet est d'endiguer la violence et peut être de la prévenir. Il est vrai que les différentes manières dont il est généralement présenté laissent toutes plus ou moins entendre l'idée de contrôle de la violence. Que l'on nous parle d'utiliser la force de l'agresseur contre lui, que l'on nous propose de contrôler l'autre en utilisant ses déséquilibres, que l'on nous dise de l'aïkido qu'il est une technique de self défense, il est toujours question de maîtrise dans une situation conflictuelle. J'ai déjà dit dans d'autres publications ce que je pense de telles définitions. Je ne crois pas que l'aïkido soit un moyen de contraindre l'autre gentiment, grâce à une supériorité technique. Je crois que si cela était, l'aïkido ne serait qu'un moyen de guerre sophistiqué. En aikido, il n'est pas question de défense. Il y a lieu de chercher ailleurs, dans une dimension intérieure, consciencieuse et par conséquent symbolique, sa dimension pacifique. Dit autrement, il ne s'agit pas de contenir la violence de l'autre mais bien de se poser la question de la sienne.

Je dois d'abord revenir sur la façon même dont l'aïkido se dit. Il n'est en effet pas simple d'assumer l'importante contradiction exprimée dans « art martial non violent ». J'aime à en débattre car l'énoncé même contient une dimension dialectique passionnante. Il pose la question de la guerre et de la paix dans un cadre de référence qui n'est pas la face à face d'idées diamétralement opposées auquel notre culture nous a assujettis, celui-là même qui conduit certains à la vision réductrice attaque défense avec l'a priori de la légitimité de la défense. Au contraire, cet art de guerre pacifique porte son propre paradigme qui interdit toute vision simpliste et oblige tout un chacun à se confronter à ses propres contradictions, en particulier à constater son errance entre son désir de paix, de lien, d'empathie, et la spontanéité de



sa violence et de ses besoins d'exercer du pouvoir sur l'autre.

La confusion dans laquelle nous nous trouvons, je dis « nous » pour dire « nous les aikidoka », est éloquent. D'une part, nous nous repaissons d'idées compassionnelles comme « prendre l'adversaire sur son cœur » « la véritable force de l'art martial, c'est l'amour » et j'en passe, et nous faisons en même temps référence à l'histoire de la martialité japonaise dans ce qu'elle a de plus violent. Nous mêlons volontiers quelques aphorismes tirés d'une lecture sommaire de Takuan avec les cours de stratégie d'une violence inouïe de Musashi Myamoto. Nous voyons circuler nos apprentis aikidoka avec les paroles d'amour de O Sensei (je désigne ainsi Ueshiba Morihei et lui seul) dans une main et « Hagakure » dans l'autre. Comment concilier cet esprit de compassion guerrière et cet appel au fanatisme, à la ségrégation violente. Dois-je citer ? ; « Le moine Keiho raconte que le seigneur Aki avait dit un jour que la vertu martiale était le fanatisme. J'ai constaté que cela s'accordait avec ma propre

résolution et dès lors, je suis devenu de plus en plus extrême dans mon fanatisme.

On ne peut accomplir de grands exploits quand on est dans une disposition d'esprit normale. Il faut devenir fanatique et développer la passion de la mort.

La loyauté et la piété filiale sont superfétatoires dans la voie du samouraï ; ce dont chacun a besoin, c'est de la passion de la mort. Tout le reste découlera naturellement de cette passion.

Deuxième citation : " A l'âge de cinq ans, à la demande de Jin'emon son père, Yamamoto Kichizaemon trancha un chien avec son sabre ; à quinze ans il dut exécuter de la même façon un criminel. C'était la coutume de l'époque.

C'est ainsi que le seigneur Katsushige, encore tout jeune, sur les ordres du seigneur Naoshige, exécuta plus de dix suppliciés successivement.

Cette pratique était courante dans les classes élevées, depuis fort longtemps, mais à présent même les enfants de classe mineure ne procèdent plus à ce genre d'exécution et c'est une négligence grave. Dire que l'on peut vivre sans avoir eu le mérite de tuer un supplicé, car il s'agit d'un crime, d'une vilénie et d'une souillure, n'est qu'une excuse. Ne peut-on penser au contraire que ce sont ceux dont la vertu martiale est tenue qui se soignent les mains ? Si on sonde l'esprit de celui qui trouve ces pratiques désagréables, on s'aperçoit qu'il cherche des excuses qui invoquent la raison, car il est trop sensible pour le faire. Pourtant Naoshige l'avait ordonné parce que c'est une pratique à suivre. L'an passé, je me suis rendu en un lieu d'exécution appelé Kase pour tester la sûreté de ma main et j'ai trouvé que c'était une bonne chose. Je me suis senti très bien. Penser que c'est impressionnant est un signe de lâcheté. »

Comment concilier en nous ces deux extraits

de Hagakure avec ce récit fameux dont Monsieur Jazarin s'était servi pour préfacier le livre d'André Nocquet consacré à O Sensei «Présence et message ?»

« Déjà, dans l'ère de Kamakura, on vénérât le Maître Masamune, artiste réputé dans la fabrication des épées. Son disciple, Muramasa fabriquait lui aussi des épées au tranchant incomparable. On les reconnaissait en les plantant dans un cours d'eau. Le fil en était tel que les feuilles mortes se coupaient d'elles-mêmes en le heurtant. Mais il ne put jamais imiter son maître, Masamune. Les lames de Masamune étaient forgées de telle façon que, placées dans le même courant, les feuilles ne heurtaient pas la lame, pourtant finement tranchante, mais se détournaient d'elles en l'approchant. La lame de Masamune, symbole de la pureté, de la droiture, de la loyauté et de la décision, était aussi conçue pour la paix et la non-violence ! »

Quand O Sensei disait «le conflit est créateur», il réglait cette apparente contradiction. Art martial pour traduire simplement budo signifie que nous nous référons à un principe guerrier. Nous intégrons le fait qu'il existe une dimension conflictuelle qui risque de déboucher sur de la violence et nous appliquons dans ce contexte des principes guerriers qui sont tout simplement l'expression du principe de réalité. Nous ne dénisons pas la violence, nous ne tendons pas l'autre joue, nous ne restons pas dans la passivité devant elle. Nous appliquons un processus technique qui répond de manière effective à la situation de violence. Je reviendrais sur celui-ci plus avant. Non violent introduit une dimension éthique indissociable de ce qu'est l'aïkido. Celui qui renonce à cette éthique renonce en même temps à l'aïkido. Ainsi, l'énoncé art martial non violent est l'affirmation d'un principe selon lequel il n'y a pas d'incompatibilité entre la martialité d'un côté et la non violence de l'autre, et que c'est par la dimension éthique que l'on parvient à résoudre cette apparente contradiction.

Je voudrais en venir à ce que peut être l'éthique de l'aïkido mais je dois d'abord dire que la violence s'enracine dans le passé parce qu'elle est porteuse de liens et d'identité. Avant de faire un véritable réquisitoire contre elle, je veux en souligner le caractère indispensable dans notre monde tel qu'il est et insister sur un point : le regard que porte O Sensei sur le monde implique une véritable révolution, un changement de point de vue radical, ce qui est contenu dans art martial non violent. Mais

venons en à la violence et de ce fait même, à la culture. Mon propos est de démontrer qu'il existe une attitude intérieure fondée sur une éthique qui peut faire naître une véritable culture non violente et que cela implique ce que je nomme une culture de l'autre.

Cette idée revêt à mes yeux une importance considérable. L'histoire de la non violence n'a pas encore commencé, sa préhistoire se résume à quelques idéologies ou doctrines jamais appliquées. Quant à l'idée d'opposer sa passivité à l'agresseur, c'est une forme de violence perverse, une violence qui ne se dit pas. Mon expérience de disciple puis d'enseignant d'arts martiaux (ne sommes-nous pas des spécialistes du conflit) m'a conduit à comprendre qu'il existe deux voies pour diminuer la violence : L'une vers l'extérieur, c'est à dire une action menée dans le but explicite de faire baisser la violence sociale, la violence politique, la violence des groupes en général. L'autre, vers l'intérieur, vers une violence primordiale qui nous habite tous et qui est la source à laquelle s'abreuve la première. Le seul travail sur la voie interne serait certainement suffisant si ce n'était l'extrême urgence à laquelle nous confronte la violence dans nos sociétés.

Cependant, il n'est pour moi question de dire que nous devons faire du prosélytisme parce que nous détenons une solution aux problèmes sociaux. Mais, je crois utile de signaler qu'il est important de ne pas faire le déni d'identité groupale, de ne pas faire table rase d'autres cultures par peur du communautarisme. Cela est la racine même de la violence sociale que nous avons vue ces dernières semaines. Ne pas transmettre de valeurs sous couvert d'un besoin d'intégration, c'est une source de violence et une impasse. On comprend et s'adapte d'autant mieux à une culture que l'on a conscience et connaissance de la sienne. Aucune intégration sociale n'est possible par le déni d'avoir été collectivement. Une source de violence universelle est la méconnaissance de son histoire. Ainsi donc, si l'aïkido pouvait être utile à la société dans laquelle il se produit, ce serait en réclamant cette prudence relationnelle entre les groupes.

Avant de développer la démarche intérieure, je veux d'abord poser quelques idées propices à un changement dans l'approche intellectuelle de la violence.

Toute violence trouve son origine dans le déni explicite ou implicite, conscient ou inconscient, d'une identité. L'histoire de la violence est indissociable de celle de la culture.

Identité, culture et violence forment une trinité fondatrice de nos sociétés.

La violence est la culture la mieux partagée par l'humanité, celle qui appartient à tous et dans laquelle chacun cherche une partie de son identité. Quand on ne se perçoit plus individuellement, on a recours à la violence pour recréer le lien avec soi. C'est ce réflexe qui légitime les violences défensives et la violence institutionnelle.

La violence est le seul lien qui maintienne la cohésion du monde quand il n'y a plus de conscience du lien. Elle répond à une obligation de loyauté qui naît de notre appartenance consciente ou inconsciente à l'humanité et à la nature. Quand O Sensei dit que la seule vraie force, c'est l'amour, il signifie clairement la nécessité de créer des liens qui supplantent la violence dans ce travail de cohésion du monde. C'est cette nécessité d'unité universelle qui fait que la violence est le réflexe le plus immédiat, le moins discuté dès lors qu'il existe un risque de perdre le contact avec soi.

La violence : Quel est ce mal que nous nous faisons ? A quoi sert-il ?

Demander à quoi sert la violence, c'est tenter de répondre à cette importante question : Pourquoi la culture la mieux partagée, celle qui concerne l'humanité entière, est-elle celle de la violence ?

Mon objet n'est pas d'accuser la ou les cultures d'être responsables de nos maux, mais d'élargir la réflexion pour mettre en évidence certains dangers dus en particulier à un automatisme : La culture c'est bien ! N'oublions que tout ce qui est efficace est dangereux.

On réproche en effet, assez facilement, le manque de culture. On ne remet jamais en question l'idée qu'il est juste de se cultiver mais on omet de dire que les cultures, au travers des civilisations qu'elles ont produites, ont laissé des traces sanglantes dans l'histoire de l'humanité.

Les livres d'histoire dans lesquels se fabriquent nos points de vue et par conséquent, une grande partie de nos idées (celles ci naissent biens sûr de la manière dont nous percevons notre histoire) fourmillent d'exemples de valorisation implicite de la violence.

Nous nous extasions devant la Grèce antique

et sa pseudo démocratie dans laquelle l'esclavage est une norme indiscutable, nous admirons la Rome antique et son impérialisme qui servira de modèles à tous les conquérants, y compris les plus contemporains.

Les jeux du cirque n'ont pas cessé, l'esclavage non plus, l'abus sous toutes ses formes est rendu acceptable par l'idée de culture.

Les religions se fondent sur des meurtres, les boucs émissaires sont légions dans l'histoire de celles-ci et de plus en plus nombreux dans notre improbable modernité.

Ce sont des groupes entiers qui deviennent les boucs émissaires d'autres groupes dans un ensemble humain qui n'arrive pas à être car il n'arrive pas à être un.

On prend des pays en otage avec des justifications d'ordre culturel et moral, et quand on mêle culture et morale, on est déjà dans la religion. On prétend dire qui être et comment être en même temps. Les « Gott mit uns » sont remplacés par des « God bless America », ce n'est qu'un exemple parmi tant d'autres, et malheureusement, tout cela est finalement admis parce que cela correspond bien à la culture générale de l'invasion, de l'agression, de la compétition, celle du moi d'abord, avatar synchrétique des religions monothéistes et de la conception de l'individu qui en découle. La laïcité élevée au rang d'idéologie est du même acabit. Fondée dans la violence (révolution) et encore la violence (terreur), elle continue la longue lignée du droit à la violence défensive, dès qu'il y a menace pour l'identité collective qui se reconnaît dans cette histoire.

La violence légitimée par le droit à se défendre fonde, je l'ai dit en introduction, une violence institutionnelle qui est le leitmotiv de toutes les sociétés d'aujourd'hui et qui justifie l'abus de pouvoir, l'intrusion dans la vie privée des individus, les guerres les plus iniques. Je veux ajouter à ce réquisitoire quelques remarques : Toutes les cultures, même quand elles prétendaient à l'universalité, n'ont transmis au monde que des fragments de ce qu'elles furent. Ce sont parfois des vestiges dénués sur lesquels le présent qui s'ignore construit ses fantasmes, continuant ainsi à s'ignorer. Elles peuvent être aussi des blessures magnifiées qui deviennent des sources d'intolérance, d'idéologies légitimant des violences pourtant inacceptables. Ce sont souvent ces violences justifiées et valorisées a posteriori qui imposent une interprétation de

l'histoire et du monde que l'on nomme la culture.

Elles ont toujours pour objet de permettre à un groupe de s'identifier, de se percevoir. Elles impliquent systématiquement une problématique de frontière, que celle-ci soit perçue au niveau du groupe ou de l'individu. Mais alors me direz-vous, qu'est-ce que la culture ?

C'est d'abord un ensemble de signes faisant sens et appartenant à un groupe à l'intérieur duquel ils permettent aux individus de communiquer et qui signifient l'identité groupale tout en étant une des constituantes de l'identité individuelle. Cet ensemble est en outre un point de vue sur le monde, un consensus qui rassemble les individus d'un même groupe. C'est un ensemble de symboles faisant de la langue, du code de comportement, de la gestuelle, de tous les moyens d'expression une mémoire collective. Les contenus de celle-ci ont une origine de nature essentiellement traumatique, et font de la culture un système de résilience collective élaborée quand elle n'est pas un moyen de refoulement collectif. Elle est un outil de résilience quand elle est transcendée par des actes de création artistique, par l'élaboration d'une éthique sociale ou d'une esthétique comportementale. Cela en fait un moyen de contrôle et de sublimation de la violence. Elle est un moyen de refoulement quand elle est utilisée de manière discriminatoire.

Elle l'est toujours quand elle prétend détenir une vérité sur le monde. Prétendre à une vérité sur le monde revient à constituer un réservoir de violence.

En outre, il faut considérer le fait que ladite mémoire, ou culture, s'exprime avant tout au travers de la langue, façonnant des ensembles ethno-linguistiques qui traduisent l'histoire des groupes humains car ils fournissent à ceux-ci les moyens de représentation donc la possibilité de se percevoir dans une identité collective. Ce triangle constitué de trois éléments absolument interdépendants, identité, histoire du groupe et façon de penser, crée pour le groupe les moyens de se percevoir. C'est en quelque sorte son triangle de sustentation. Dès qu'un de ces trois éléments est remis en question, c'est l'existence du groupe, sa viabilité qui est menacée, car ne pas se percevoir, c'est ne pas être à sa propre conscience.

La culture est aussi un moyen d'accès à l'autre, un moyen de le penser, aussi longtemps

qu'il n'incarne pas « une trop inquiétante étrangeté ». Quand c'est le cas, la culture de la violence prend le relais pour faire disparaître l'altérité car elle est devenue un inconnu, c'est à dire qu'elle évoque notre propre disparition. La langue de l'autre, le point de vue de l'autre, l'histoire de l'autre sont des menaces dès lors que l'on ne perçoit pas que le triangle dans lequel on se repère appartient à un espace plus vaste qui inclut d'autres « être », d'autres « exister », d'autres « se penser ». C'est dans ces structures que viennent s'enraciner et se développer les idéologies qui mettent en œuvre les guerres qui les modifient en retour. Malheureusement, on n'agit comme s'il n'y avait pas d'autres moyens de les modifier que la violence.

Après ce portrait très noir de la culture, il m'est impossible d'avancer dans la compréhension de ce pourquoi elle occasionne tant de violence sans tenter de comprendre à quoi sert-elle ? Quelles sont les valeurs qu'elle contient et qui occasionne et légitime qu'on la défende au prix du sang ?

Je crois pouvoir dire qu'elle maintient la cohésion du groupe en modélisant un système relationnel. Elle permet aux individus de se reconnaître les uns les autres, c'est à dire qu'elle sert à établir un sentiment d'appartenance nécessaire à la structuration de l'identité psychique individuelle. Elle crée des archétypes qui répondent à « comment penser » et permettent donc d'élaborer la loi. Elle sert par conséquent à normer des comportements, et par contre-coups à définir un cadre conscientiel, une conscience éthique, une conscience morale qui lui est propre.

C'est pourquoi je dis qu'elle est dans le cadre du groupe un moyen d'accès à l'autre

A qui sert la culture ?

A l'individu qui s'autodétermine tel en se reliant à un groupe qu'il identifie comme sien grâce à la communauté de culture donc de pensée. Au groupe qui limite par la culture et ses prolongements le champ d'action et de pensée de l'individu. Au groupe qui arrête le développement ontogénétique de la conscience de l'individu en structurant par l'interaction avec lui une conscience psychique conforme à une norme groupale. Au groupe qui peut se reconnaître dans la conscience de l'individu ainsi formée, et se développer à travers elle. Au groupe qui se dote ainsi des moyens d'interpréter sa propre histoire et de s'objectiver dans le consensus des individus

le composant.

La culture peut donc être considérée comme une constituante essentielle de l'identité groupale et individuelle qui s'élabore dans l'interaction individu groupe.

Cette interaction commence dès la période d'imprégnation du nourrisson et se prolonge de la famille à la société. L'individu est en proie à des forces qui deviennent contradictoires dès lors que la conscience psychique émerge. D'une part, il est un être naturel, doté d'un potentiel de développement propre et d'un potentiel lié à ses diverses appartenances naturelles à une espèce, une race, une ethnie, une famille. D'autre part, il est un être socialisé donc acculturé, ce qui lui donne les moyens de communiquer, d'être en relation, mais endigue sa pulsion de vie vers un but qui ne lui est pas propre. Ses diverses potentialités sont le lieu d'un conflit. Il n'est pas sans être relié, il ne peut être sans être détaché. C'est ce qui s'exprime dans la culture, le conflit de l'appartenance et de l'indépendance. La culture désobjective l'individu qui n'existe pas sans appartenir à un groupe qui précisément se perçoit et lui permet de se percevoir grâce à sa culture.

La culture, en plaçant, par les divers apprentissages du langage, des codes sociaux etc. . . . , les fondements d'une vision du monde commune à notre groupe dans la structure profonde de notre conscience, interrompt l'ontogenèse de celle-ci. En effet, toute pensée, serait-ce même la plus intime, se construit avec des images et des mots communs au groupe. Se penser soi-même, dire simplement « je » est un acte culturel et par conséquent, un acte collectif. Cela a l'effet positif de donner à l'individu les moyens de s'intégrer à la communauté humaine, de se repérer dans le groupe, et donc de se percevoir dans sa différence. Mais, le prix à payer est le renoncement à un soi dont on ignore tout, si ce n'est qu'on y renonce. C'est une violence fondamentale faite à l'individu. Chaque fois que celui-ci se retrouvera dans une situation où son mode d'interprétation du monde sera remis en question, il vivra une remise en question de son identité sociale, autant dire, de tous ses choix, de ses liens, de ses amours. Il perdra les moyens de se représenter, et, il entendra l'écho d'un traumatisme né de cette obligation de renoncer à un soi immense, sublime, idéal pour rester dans le groupe, pour en faire partie.

Il n'existe qu'un moyen de sortir de ce conflit intérieur, de ne plus réagir aux conséquences traumatiques de ce renoncement au grand soi pour devenir le petit être groupal, c'est de travailler durement pour faire passer l'autre avant soi, pour qu'il prenne plus d'importance dans notre organisation que l'ego, pour sortir de cette définition de l'autre, l'alter ego, à partir de soi. Il consiste à contenir le soi dans une structure conscientielle qui n'est pas le psychisme, le lieu de représentation de soi. Mais dans quoi me direz-vous ? Quel peut être ce lieu de conscience de soi qui ne serait pas la conscience mentale de soi ?

Répondre à cela est absolument indispensable pour qui veut voir diminuer la violence dans ce monde, car interpréter le monde à partir de ce soi là, c'est le fantasmer, c'est créer un monde qui ne peut être le réel de l'autre. Interpréter le monde à partir de sa propre culture, c'est faire usage d'un ego collectif, ce caractère collectif justifiant l'abus de point de vue et déculpabilisant l'être abusif puisqu'il peut justifier son acte par le fait que son point de vue est partagé par les autres qu'il reconnaît. Ainsi, il n'a pas à tenir compte de ce que nombre d'autres ne peuvent pas le partager car leur réel est tout autre. Quid de nombreux actes politiques qui s'appuient exclusivement sur la vision du monde partagée par les puissants avec les

conséquences que nous connaissons pour les autres.

Alors, existe-t-il un lieu pour penser le monde qui n'engendrerait pas le conflit puisque la conscience ordinaire est conflictuelle par principe ?

Oui, O Sensei en a eu la vision. Il a donné à l'aïkido la dimension d'une culture universelle et pour ce faire, il s'est appuyé sur le corps. L'intercorporalité est obligatoirement interculturelle. En rapprochant la culture de l'humain de sa dimension corporelle, il diminue l'influence de l'histoire violente sur les interactions entre les hommes. En augmentant la dimension naturelle, il se situe dans un champ conceptuel et émotionnel de la chair, et la chair palpite à l'unisson et ne produit pas de rupture. Mais avant cela, avançons encore sur l'aspect théorique : Tout d'abord, prenez acte de ce que la conscience psychique n'est pas la totalité consciente. Je veux insister en particulier sur la conscience de soi qui dépend de multiples facteurs dont le corps est un vecteur essentiel qui vient s'objectiver dans la conscience psychique mais ne s'y fonde pas. Ma conscience psychique interprète ma conscience profonde, au sens où un acteur interprète un rôle en fonction de la perception qu'il en a et qui dépend de sa lecture et des didascalies du metteur en scène, en l'occurrence, dans le cas qui nous occupe, le groupe. Attendu que la conscience psychique est fondée sur une culture du déni du sujet en soi, ce qui implique la nécessité de se représenter, l'autre étant le moyen de cette représentation, le fonctionnement normal de ladite conscience conduit systématiquement au déni de l'autre. C'est exactement ce que le sujet en quête de soi vit intérieurement si l'altérité n'est pas intégrée comme une part de soi. Le partage nécessaire entre empathie et défense des frontières identitaires implique l'existence et la reconnaissance d'un être en soi qui n'est pas menacé par l'autre. Dans un tel contexte, toute relation est conflictuelle puisque l'objectif de chacun des partenaires est de se trouver dans la relation, ce qui est apodictiquement contradictoire.

Mais, il découle que la problématique de la violence pourrait être résolue par l'expérience de l'identité dans la relation, c'est à dire la conscience d'être en soi dans l'altérité, ce qui se résume en disant : l'unité, c'est la conscience de la division.

Mais avant d'avancer sur ce sujet, ne devons nous pas tenter de résoudre un problème complexe qui est celui de l'existence de l'identité ? Le concept d'identité est abusif puisqu'il ne recouvre aucune réalité : identique à soi-même qu'est-ce que cela peut signifier quand ce soi n'est pas perceptible en soi ?

Qu'est-ce que cela peut encore signifier quand ce soi n'est pas non plus perceptible hors de soi ?

L'identité n'apparaît que dans le fait que ces deux cadres de référence, ce qui est interne et ce qui est externe, s'interpénètrent, ce qui les dénie en tant que ce qu'ils sont supposés être. L'identité ne peut être que dans cette interruption des paradigmes. J'emploie interruption plutôt qu'intersection car j'entends dire irruption d'un cadre dans l'autre et donc, rupture du cadre. L'identité est une fracture dans le système conscientiel, un trou noir de la conscience. Le principe même de la conscience est le conflit entre relation et identité. La conscience n'est véritablement que ce qu'elle intègre. Elle n'est rien d'autre et ne peut donc intégrer ce qu'elle est qu'au travers de la perception de soi dans une non-représentation que l'on

nomme identité. Or cette identité n'est perceptible que dans une relation entre ladite conscience et une autre. C'est dire que la conscience se crée sur un conflit qui répète le conflit universel de l'essence et de la phénoménalité. Elle est un objet de la phénoménalité ayant pour fonction d'exprimer le sujet, donc l'essence, sans le représenter en soi, mais au travers d'objets qu'elle doit considérer comme altérité alors qu'ils ne peuvent être que des parties de soi. Toute la problématique de l'identité humaine se trouve enfermée dans cette dualité de la conscience, qui doit dénier le sujet en soi inconsciemment, pour se développer en l'objectivant, et qui ne sait exister que dans l'expression du sujet à soi-même. C'est pourquoi tout déni d'identité implicite est cause de conflit inconscient et de violence refoulée, alors que tout déni explicite du sujet déclenche la violence. Nous pouvons alors comprendre pourquoi l'identité doit intégrer la dualité de la conscience elle-même, et se situer ainsi, non pas dans l'espace d'objectivation de l'être par soi-même, le psychisme, mais dans l'espace d'élaboration de l'être, c'est à dire le corps. C'est dans une interaction consciente entre corps et psychisme que se crée la nécessaire relation entre l'être en soi et l'être existant, l'être manifesté.

C'est une démarche essentielle parce que l'individu ainsi initié n'a pas à chercher son identité dans l'autre individu car il la trouve dans son rapport à une altérité interne : l'identité devient une structure complexe, fondée sur un multiple qui se pense lui-même au travers d'une dialectique interne de la conscience de soi au lieu de se chercher dans l'autre. Ainsi, les liens à la culture groupale n'ont plus nécessité d'être les constituants essentiels de l'identité. La culture, quand elle est intégrée, dit le sujet en soi au lieu que celui-ci envahisse l'espace relationnel pour s'y chercher. La relation passe d'une intersubjectivité ignorée

à une interobjectivité entre parenthèses (Umberto Maturana, conférence à l'initiative de L'Association pour le Développement des Pratiques Systémiques à Lyon 2000) car elle exprime un point de vue sur le monde fondé sur l'interrelation sujet sujet et non plus sur le dualisme sujet objet.

L'identité est alors cette capacité à être sujet en tout ? Répondons à cette question fondamentale pour mettre en évidence certains aspects démontrant que « l'être sujet » (entendez le au sens où l'on entend l'agir, le faire, le dire etc.) est fondé sur un système dialectique. Je résume un peu.

Se percevoir c'est nécessairement être en interaction, en relation mais c'est aussi se percevoir comme sujet dans l'interaction. L'identité n'existe que dans la relation. L'identité qui nous sert à être dans le monde de représentation qui est propre à l'humain s'objective dans la conscience psychique. Je l'appelle donc identité psychique. L'identité psychique s'élabore dans une double interaction avec, d'une part, une conscience ontogénétique exprimée au groupe par un inconscient psychique et sa capacité d'interagir avec le monde, que ce soit le monde interne ou l'altérité, d'une manière qui échappe à la conscience psychique et, d'autre part, la relation entre la totalité consciente individuelle et l'altérité groupale consciente et inconsciente. La relation à l'autre a pour objet le repérage de soi tant que l'interaction interne, conscience psychique conscience profonde n'est pas effective. C'est à dire que toute relation qui ne permet pas cette reconnaissance de soi comme sujet est vécue comme une mise en danger, une menace de mort. Etre, c'est être en relation. Alors, répétons le : Toute relation ayant pour objet de prouver sa propre identité est conflictuelle puisqu'elle doit forcément aboutir au déni d'un des sujets impliqués. Une relation non conflictuelle est le moyen de la perception du sujet en soi à travers son changement. Or, le changement, c'est précisément ce dont une conscience est le moins capable. Elle n'est, je l'ai déjà dit plus haut, que ce qu'elle contient. Si elle connaît son évolution possible, elle l'est déjà. Si elle ne la connaît pas elle est incapable d'y accéder par elle-même.

Accéder à soi passe nécessairement par l'autre. L'autre est à la fois médiateur et acteur de mon renouveau qui est le moyen de me percevoir. Rien n'est perçu hors de la différence, et ma différence, c'est l'altérité. L'autre m'est un moyen d'aller vers l'inconnu. L'autre nous est aussi nécessaire que l'air que nous respirons. Alors, culture de l'autre, cela signifie bien cultiver l'autre en soi, cultiver de la différence intérieure. Nous voyons donc déjà à quel point il est indispensable de fonder son identité dans une éthique relationnelle plutôt que dans une appartenance à un groupe. O Sensei l'a dit en parlant d'amour universel. La rectitude, le code moral des samurai tentait de le dire aussi. Quels peuvent donc être les fondements de l'éthique d'un aikidoka. Je l'ai dit en préambule, la non-violence est la clef de voûte de l'éthique de l'aikido. Elle est l'expression du respect de l'altérité sous toute ses formes : individu, culture, nature. L'autre est placé au cœur de la relation, le mode d'action de l'aikido est par essence altruiste. Il est fondé sur deux valeurs, rectitude et générosité.

Cette façon de faire passer l'autre avant soi implique que l'aikidoka ne doute pas de son identité.

Il n'existe pas de raison individuelle à la violence car nul ne vit et ne peut agir isolément. La responsabilité de l'agression appartient aux deux parties, le conflit est un partage. L'agression est une demande d'aide. Le conflit montre à ceux qu'il réunit ce qu'ils peuvent être ensemble, c'est à dire qu'il apporte des réponses aux questions de frontières entre les êtres et les objective en créant des liens. Toute relation se situe entre lien et rupture. L'attaque rétablit le lien, le conflit l'exprime.

Le fait d'être attaqué ne légitime pas le fait de répondre par la violence.

Il ne faut jamais se défendre. Il faut être acteur de la relation conflictuelle et pour aider l'agresseur, répondre à sa demande en appliquant le principe suivant : Aucune passivité, ni domination, ni soumission, ni compromis.

La gestuelle et la posture doivent rendre compte de l'éthique.

Elles sont fondées sur la rectitude, l'ouverture du corps, la souplesse, l'attention apportée aux contacts physiques et à l'occupation du champ spatio-temporel.



Elles créent une esthétique qui exprime en même temps l'unité et la différence, et qui met en évidence ce qui se produit entre les protagonistes et non ce qui est produit par l'un ou l'autre.

La relation martiale bienveillante est un élément de cohésion universelle et le produit du conflit.

Le rituel de mise à mort qui est la finalité de la gestuelle martiale est remplacé, dans l'aikido, par un rituel que l'on peut définir par « donner la vie ».

La connaissance de l'anatomie, de la physiologie et de l'énergie a permis de transformer les points mortels en points vitaux, les gestes destructifs en gestes thérapeutiques, les actes défensifs en acte d'amour. Il n'y a pas de vaincu mais deux vainqueurs.

Ainsi donc, ce qui autorise l'action de l'aikidoka, c'est que son geste est éthique parce qu'il a placé cette dimension dans son corps même. Toute geste d'aikido est un rituel de co-création. Il permet la symbolisation de l'altérité au sens le plus large. La conscience psychique veille à la tenue du cadre éthique et la conscience corporelle à la tenue du cadre martial, et inversement. Ainsi, elles veillent l'une sur l'autre et ne sont nullement menacées de disparition par l'attaque. Elles peuvent donc développer un espace compassionnel qui n'est pas théorique ou idéologique mais qui est la substance même de la spatiotemporalité dans laquelle l'acte aiki a lieu.

L'espace temps de l'aikido est construit par les symboles eux-mêmes et le cadre martial non-violent est assumé par les deux structures consciencielles tour à tour, selon le niveau de développement du geste. Je reviendrais ultérieurement, dans un autre article sur ce point qui implique de développer une relation entre les espaces externes d'action et les espaces internes de représentation. Je dirais ici seulement que le degré d'implication est fonction de la distance entre les corps et de l'intensité du ki no musubi.

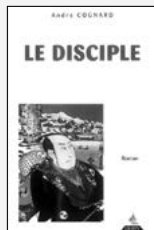
L'aikido peut prévenir efficacement la violence parce que, dans son corps à corps, il transmet directement des valeurs. La plus grande violence que l'on puisse faire à quelqu'un, c'est de ne pas l'éduquer. Eduquer consiste à transmettre de l'identité. Nous avons vu à quel point la problématique identitaire est cruciale pour le maintien de l'équilibre des individus comme des groupes. En allant éduquer dans le corps, dans l'espace le plus naturel donc le plus réactif, l'aikido transmet des valeurs qui ont une portée universelle parce qu'elles s'affranchissent des violences de l'histoire culturelles des peuples. Ainsi, les obligations de loyauté aux groupes qui créent la nécessaire répétition de la violence sont supplantées par une obligation de loyauté au monde. Blessier l'autre, quel qu'il soit, c'est se blesser soi même, c'est blesser le monde. L'aikidoka puise dans ce lien à l'unité universelle une force spirituelle au sens strict qui lui permet de prendre son adversaire dans son cœur, tel que le préconisait notre fondateur O Sensei. Le " ai " de aikido a un sens profond. Abolir la violence, c'est protéger mon adversaire de ce qui est le plus dangereux pour lui, c'est à dire moi. ■

— annonce —

Livres d'André Cognard



Le Corps Conscient
15.-Euros



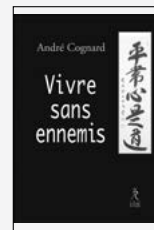
Le Disciple
14.-Euro



L'Esprit des arts martiaux
7.-Euros



Petit Manuel d'Aikido
26.-Euros



Vivre sans ennemis
14.-Euros



Daruma
20.- Euros



Le Corps Philosophe
26.-Euros



Le Maître
15.-Euros

La voie est un héritage de la tradition. En ce sens, elle transmet à la fois les valeurs initiatiques les plus propices à notre développement, ce qui dans le cadre de notre éthique s'entend forcément par des avancées vers la liberté individuelle, et des archaïsmes dont il faut la dépoussiérer pour ne pas la trahir. Ainsi, dans l'application du rituel, l'on peut voir les réminiscences d'une forme religieuse, et il est donc indispensable de dire la fonction et le sens de tels gestes. La déontologie nous interdit de proposer dans ce domaine un apprentissage aveugle.

Le mode d'enseignement ne doit pas être contraire aux principes de la démocratie. La confiance que l'élève peut faire à son maître est aujourd'hui l'expression d'une liberté de choix comme tous les liens qui sont créés dans le cadre de la relation. Aucune doctrine, aucun système dogmatique, aucune prétendue morale ne doivent se placer au-dessus du principe fondamental suivant : « Le but ultime de la voie est la liberté de l'être » ni du principe déontologique suivant : « la liberté n'est pas ce que l'on obtient en remettant le pouvoir entre les mains de quelqu'un d'autre. C'est ce que l'on vit quotidiennement en se confrontant librement à l'altérité absolue que représente le maître ». Autodiscipline, autocritique, autoformation, c'est l'apprentissage de « cet auto » en toute circonstance qui est le principal enseignement. Dès que l'élève risque de s'en écarter, le travail du maître est de le remettre dans cette voie qui mène à soi avant de conduire à l'oubli de soi.

L'aikido est un art martial différent. Il donne à l'agresseur une place incomparable. Il lui reconnaît le mérite de rétablir par son attaque le lien entre deux identités ou deux entités qui ne sont plus en relation. L'aikido dit et prouve que l'identité est constitutive de la relation et que ce qui est menacé par la perte du lien entre deux êtres, c'est la cohésion du monde. Conscient de ce que la loyauté est le facteur de cette cohésion et que cette dernière engendre la paix, l'aikidoka traite son agresseur comme un frère mais il n'est jamais passif devant la violence.

Ce petit manuel d'aikido s'adresse à tous ceux qui pourraient passer le seuil d'un dojo ou qui viennent de le faire. L'auteur répond de manière simple et directe à quelques unes des questions que chacun se pose à propos des arts martiaux en tenant un discours franc, bien loin des clichés éculés dont on affuble assez couramment son art.